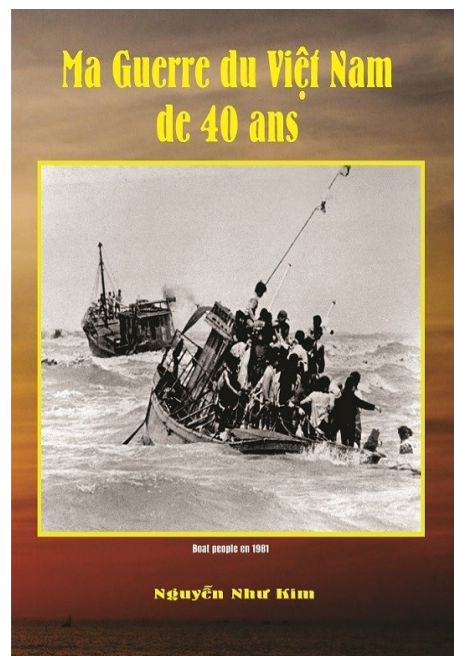


Ma guerre du Viêt Nam de 40 ans

(Extraits 1)

Nguyễn Như Kim (JJR65)

Extraits de « Ma guerre du Viêt Nam de 40 ans » de Nguyễn Như Kim (nguyennkim@gmail.com) disponible sur Amazon. L'auteur a écrit sur son blog sur ce livre : « Ce blog a été lu 4682 fois par 1825 lecteurs ou lectrices que je remercie du fond du cœur » et dans l'avant-propos : « Mes autres sources, dépeintes dans ce livre comme étant mes héros, sont toutes des victimes de notre impitoyable guerre. J'ai la chance qu'ils m'aient raconté leur vie et je leur dois une profonde reconnaissance. En même temps, je leur dois de relayer vers le monde civilisé leurs vains cris de détresse étouffés au fin fonds des goulags vietnamiens.»



* * *

Le CAFI de Noyant-d'Allier

La semaine passée, j'ai accompagné un groupe d'étudiants vietnamiens de Paris dans leur visite au Centre d'accueil des Français d'Indochine (Cafi) à Noyant-d'Allier à environ 300 km de Paris. Certains enfants issus de ce centre d'accueil sont montés à Paris pour étudier et jouent au football avec nous. Profitant des vacances, ils nous invitent à passer quelques jours auprès de la communauté vietnamienne de Noyant avec au programme des rencontres sportives avec des jeunes restés là-bas et surtout la soirée de gala attendue - depuis une éternité ! - par tous les résidents du Centre. Nous sommes une cinquantaine partant de Paris en car de location.

A notre arrivée, nous sommes tout de suite frappés par l'isolement du camp – serais-je tenté d'écrire - loin de tout centre urbain. Certains jeunes n'hésitent pas à parler de prison car l'éloignement et le froid en hiver leur enlèvent tout plaisir d'aller en ville. « Qu'est-ce-que tu veux

qu'elles fassent, ces dames, en ville ? Elles ne parlent pas français et elles ne peuvent pas acheter grand-chose avec leur modeste rente. Pas besoin de barrières ni de barbelés, elles s'emprisonnent elles-mêmes ici. » Passant la grille à l'entrée, nous sommes accueillis très chaleureusement par des centaines de personnes, probablement toute la population du Centre. Il n'y a pas beaucoup de jeunes dans la vingtaine, mais beaucoup de femmes âgées (entre quarante et cinquante ans), seules, veuves de soldats français, vivant au Nord du Viêt Nam et rapatriées ici après les Accords de Genève de 1954.

Ces personnes vivent dans des baraquements pour ouvriers datant des années 1930 ou même avant. Ce centre d'accueil dégage tellement de tristesse qu'il est plus repoussant qu'accueillant; mais je regarde surtout l'isolation de ces maisons contre le froid, et cette isolation me fait grelotter pour ces femmes si menues. Je me demande comment elles font pour supporter le froid de l'hiver.

A mon avis, nous avons ici les pires conditions pour vivre et même pour survivre. Mais les gens ne se plaignent pas, même à nous qui parlons leur langue maternelle. C'est vrai que les perdants n'ont pas droit à la parole et dans ce petit village vietnamien il n'y a que des perdants: des hommes qui ont perdu la guerre d'Indochine aux côtés des soldats français « pur jus », des femmes de soldats qui ont perdu et leur vie et la guerre. Et ces losers ont d'autant moins droit à la parole qu'ils ne parlent pas la langue des autochtones. Après quelques tournois de jeux avec des ballons, nous ne passons pas aux choses sérieuses comme disent les français mais à la chose sérieuse: le banquet du soir où toute personne présente - frêle ou moins frêle - se transforme en ogre ou en ogresse selon le sexe.

Malgré cet appétit ou voracité, nous n'arrivons à finir que la moitié des plats servis comme toujours. Nous terminons la soirée en musique comme il se doit. Les étudiants et étudiantes parisiens démarrent le programme avec les toutes dernières chansons de Trịnh Công Sơn, très aimées des vietnamiens de l'étranger. Les applaudissements sont nourris mais les paroles des chansons ne sont pas reprises en chœur par nos hôtes. Cette tiédeur est très vite perçue par nos musiciens qui ont la lumineuse idée de demander à nos hôtes les chansons qu'ils aimeraient entendre.

Alors-là, tout change d'un seul coup: des personnes se déplacent pour aller vers notre groupe de chanteurs, le niveau sonore a monté de quelques décibels. Quand ils nous disent leur préférence, nous comprenons notre erreur: les chansons interprétées, trop récentes, ne sont pas connues de l'auditoire et ils nous réclament des chansons des années 1940 comme « La Goutte de pluie d'automne » (Giọt mưa thu) et « La barque sans port d'attache » (Con thuyền không bến) écrites par Đặng Thế Phong.

Quand on annonce cette dernière chanson, la salle - remplie par plusieurs centaines de personnes et jusque là trop bruyante pour écouter de la musique - se transforme subitement en salle de spectacle de mimes, le silence est devenu total. Une quinquagénaire du Centre monte sur scène et demande à la chanter en souvenir de sa jeunesse vécue à Hà Nội. J'avais déjà entendu cette chanson à la radio interprétée par des professionnelles, mais la radio et le professionnalisme ne permettaient pas de se mettre à la place - ou dans l'esprit - de l'auteur quand il écrivait les paroles de la chanson et de ressentir sa probable souffrance.

Justement, ici, sur cette scène humble et triste, la personne qui est devant nous n'a rien d'une professionnelle du spectacle. Justement elle ne chante pas ! Elle sanglote sa chanson autobiographique, elle personnifie ce bateau qui n'a plus d'attache et je l'imagine en train de

tanguer et de dériver dangereusement. Heureusement que tout l'auditoire a eu la délicatesse de ne pas applaudir. Heureusement que le présentateur a eu la délicatesse de ne pas remercier la chanteuse. Heureusement qu'il n'y a pas d'autre chanson. Heureusement qu'une de nos accompagnatrices est montée sur scène pour la serrer longuement dans ses bras, peut-être pour pleurer ensemble. Aucun flash n'a crépité, aucune photo n'a été prise comme pour respecter la souffrance et la dignité de tout le monde qui était là ou tout du moins des femmes vivant seules dans ce centre.

Le lendemain matin, la cinquantaine d'étudiants parisiens se scindent en de petits groupes de cinq à six personnes pour aller prendre le petit déjeuner avec les familles des résidents. Aucune maison n'est assez grande pour nous accueillir tous ensemble et toutes les familles désirent nous avoir à table avant de prendre la route. Elles insistent beaucoup pour nous inviter, ce qui fait que chacun d'entre nous prennent deux fois le petit déjeuner dans deux familles différentes, les plus choyés font même une troisième tournée.

J'ai retrouvé la Dame de « la barque sans port d'attache » qui aide à faire le service pour nous dans deux familles différentes et nous avons beaucoup parlé ensemble car je lui parle avec l'accent du Nord. J'ai regretté de ne pas mieux connaître Hà Nội mais de toute façon je ne peux rien lui apprendre car nous avons quitté la capitale du Nord en 1951, bien avant elle. Puis elle nous montre fièrement son jardin potager où poussent beaucoup d'espèces de plantes aromatiques de chez nous. Elle nous donne deux gros bouquets de « húng quế » (basilic) et de « rau ngò » (coriandre), les condiments qui feront « la réussite de votre phở », nous dit-elle.

En voyant son potager, son mode de vie, en l'entendant parler le vietnamien et en l'écoutant évoquer avec nostalgie ses souvenirs de Hà Nội, je suis certain, qu'elle n'a pas oublié ses origines et que ses racines continuent à l'ancrer solidement à notre terre natale. Malgré ce qu'elle nous a chanté le jour précédent, je pense que dans son esprit elle est toujours attachée à ce petit port aux abords d'une rivière au Nord Việt Nam.

A l'aller, le car est rempli de rires sonores et nous chantons à plusieurs reprises la chanson très rythmée et très gaie « Việt Nam! Việt Nam! » du compositeur Phạm Duy. Au retour, l'ambiance n'est plus aussi joyeuse et personne n'a osé proposer « Et si on chante ? ». Je pense que les paroles de la dernière chanson d'hier soir résonnent encore dans nos têtes et chacun d'entre nous est en train de pleurer intérieurement la triste destinée de notre chanteuse occasionnelle.

Je pense que toute notre délégation est encore sous le choc, mais que dire du séisme émotionnel qu'ont subi les femmes seules du Centre d'accueil.

Nous sommes les premiers vietnamiens qu'elles ont vus – en dehors des gens du Centre - depuis qu'elles sont arrivées ici c'est-à-dire quinze ans. Nous leur avons apporté un peu de réconfort, un peu de présence qui leur rappelle le pays et maintenant nous repartons. On peut imaginer qu'elles rêvaient la nuit avant notre arrivée qu'un gardien de prison venait leur dire « Vous serez libérée demain après quinze ans de détention ». La nuit après notre départ, elles font toutes le même cauchemar du gardien qui revient leur dire « On s'est trompé en haut lieu, vous devez réintégrer la prison jusqu'à une date encore indéterminée ».

A Paris avant que nous nous séparions, on s'est promis d'aller à Noyant dès que nous sommes invités à nouveau.

* * *

Atterrissage en douceur

Le jeudi 12 septembre 1974, je prenais un avion d'Air France pour rentrer au Viêt Nam.

Quand j'avais choisi le jeudi 12 pour le départ, cette date me paraissait tellement anodine que je ne faisais pas attention. J'avais oublié qu'en partant de Paris, j'arriverais un jour plus tard à Sài Gòn. Et c'était la première remarque que ma famille m'avait faite « Tu t'en rends compte que tu commences une nouvelle vie un vendredi 13 ? »

Quelques jours plus tard, mon cousin qui passait ses derniers jours de vacances avant de retourner en Suisse était venu me prendre pour aller à Vũng Tàu, la plage favorite des saigonais parce que la plus proche. Nous logions dans un hôtel de sept ou huit étages d'un bon standing vietnamien. Cet hôtel avait connu sûrement des heures meilleures mais actuellement il n'y avait pas beaucoup d'autres clients que nous.

La ville de Vũng Tàu me faisait la même impression, les kiosques et les bars en front de mer - autrefois si animés avec les soldats américains d'une base toute proche - étaient soit déserts soit fermés. C'était un spectacle aussi triste qu'un « marché l'après-midi » quand les derniers marchands étaient en train de plier bagage comme les Américains après la signature des Accords de Paris. Et pourquoi la ville n'intenterait-elle pas un procès contre les Etats-Unis pour abandon du domicile conjugal laissant à sa charge tous ces orphelins, hôtels, bars et autres ?

Tout au long du trajet Sài Gòn-Vũng Tàu, aucun d'entre nous n'avait abordé la question de la sécurité comme si nous vivions dans un pays en paix. Je me rappelais que nous n'allions plus à cette station balnéaire au début des années 1960 uniquement parce qu'il y avait des risques d'attaques menées par - ce que nous appelions à l'époque - des guérilleros.

Pour moi, la première chose à faire, c'était de régulariser ma situation de « nouvellement rentré au pays (NRAP) » auprès de cette administration que je redoutais pour sa lenteur et l'inamabilité de son personnel. Contrairement aux secrétaires médicales des cabinets dentaires européens, le sourire n'était pas inclus dans le salaire misérable des employés de l'Etat tout comme les mots de simple politesse étaient bannis de leur vocabulaire. Lors de mes premières démarches administratives pour l'obtention du visa de sortie en 1965, j'avais déjà subi les assauts d'amabilités de nos fonctionnaires qui étaient restés très vivaces dans ma mémoire.

Je pensais même que ces mauvais souvenirs se ré-actualisaient chaque fois que j'allais dans une administration suisse où le mot politesse a tout son sens. Pendant neuf ans je m'étais tellement habitué à l'excellence que je craignais maintenant la descente dans la profonde médiocrité de l'accueil de nos services administratifs.

Tous les gens que je voyais me disaient la même chose « Au premier regard, les gens d'ici savent que tu es un « petit occidental » fraîchement débarqué, donc pas très vif, pas très vigilant, un peu naïf et ahuri, c'est-à-dire leur pigeon idéal s'ils ont une visée malhonnête sur toi. Ce sont les quatre lettres NRAP marquées sur ton front qui les incitent et qui les excitent à te rouler, à te voler ou à t'arracher la belle montre que tu as au poignet. Ou tous les trois en même temps. Plus vite tu gommages ton air de péquenot-qui-vient-de-monter-de-son-village, plus vite tu seras en sécurité ici. »

Mes connaissances m'apprenaient aussi les règles élémentaires de sécurité quand je me déplaçais en deux-roues: porter la montre au poignet droit et serrer la droite obligeant ainsi ton agresseur - qui opérait toujours en moto - d'allonger son bras s'il voulait arracher ta montre.

Heureusement, ces voleurs à la tire se voyaient et s'entendaient de loin. Leur moto - une Honda Sport 90 qui peut dépasser les 100 km/h selon la publicité - était un modèle rare qui coûtait très cher par rapport à une motocyclette saigonnaise moyenne. En plus, ils trafiquaient leur engin pour devenir des « Honda 90 au cylindre alésé » au bruit caractéristique et extrêmement sonore. On chuchotait que seule la police secrète avait les moyens pour s'offrir de telles motos pour leur vitesse. Ironiquement, ces deux catégories de citoyens qui avaient le plus grand besoin de discrétion se déplaçaient en Ferrari-à-deux-roues en faisant autant de bruit que les sirènes d'une ambulance.

Comme on parlait de moto, mes amis me proposaient d'aller voir « ce que tu ne pouvais pas imaginer à l'étranger ». Un jour, mes amis m'emmenaient en motocyclette dans un café à l'entrée de l'autoroute Sài Gòn-Biên Hòa - une drôle d'autoroute car des habitations touchaient presque les voitures qui circulaient sur les pistes et il n'y avait pas de barrière ni mur de séparation. Il y avait-là un attroupement et beaucoup de motos dont une ou deux Honda 90. Les discussions allaient bon train, puis un jeune accepta le défi « Si j'ose, vous me donnez 50 USD. Si je n'ose pas, je vous donnerai la moitié ». Il prit sa Honda 90 et fila vers l'autoroute suivi par tous les clients motorisés du café. Plus loin, nous voyions de très gros camions avec remorque transportant des troncs d'arbre et notre jeune motocycliste avait osé. Il avait passé en diagonale entre deux essieux et en dessous des troncs d'arbre, c'est-à-dire pencher sa moto pour passer dans un espace d'environ 2m de long sur 80cm de hauteur pendant que le camion roulait à environ 50-60 km/h. Voyant que j'étais secoué, mes amis me disaient: « Ici, la vie est très sombre et pourrait être très courte. Tout le monde veut avoir rapidement sa minute de gloire, ne serait-ce qu'une seule. Nous ne sommes pas téméraires ni suicidaires mais parfois nous comprenons ce jeune motocycliste. » J'ajouterais en moi-même qu'avec la somme gagnée, il pourrait se payer un bon gueuleton bien arrosé pour oublier - au moins jusqu'à demain - la condition humaine d'un habitant d'un pays en guerre.